

libretto
only

LE Jani

18

MILICIEEN,

COMÉDIE

www.libtool.com.cn

EN UN ACTE,

MESLÉE D'ARIETTES,

Par M. ANSEAUME,

*Représentée pour la première fois à Versailles devant
Leurs Majestés, le 29 Décembre 1762, & à Pa-
ris sur le Théâtre de la Comédie Italienne le 1 Jan-
vier 1763.*

Le prix est de 24 sols avec la musique.



A PARIS,

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIV



A C T E U R S .

DORVILLE, *Capitaine de Milice,*

LA BRANCHE, *Sergent.*

UN CAPORAL.

UN TAMBOUR.

LUCAS, *Paysan.*

COLETTE, *amoureuse de Dorville.*

Plusieurs Soldats de la Compagnie.

La Scene est dans un Village.



LE MILICIEU,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLETTE, LUCAS.

DUO.

COLETTE.

Quoi ! sans cesse !
Quoi ! Lucas me poursuivra !
Rien ne presse,
Nous verrons, nous verrons ça.

COLETTE.

Mais je ne vous aime pas.

Eh ! bien, nous verrons cela,
Eh ! bien, nous verrons cela,
moi ! sans cesse !
Quoi ! Lucas me poursuivra,
Rien ne presse,
Nous verrons, nous verrons ça.

LUCAS.

Oui, sans cesse ;
Oui, Lucas vous poursuivra ;
Tout me presse ;
Finissons, finissons ça.

LUCAS !
Vous sçavez que je vous aime.
Si vous ne m'épousez pas,
Tout m'appartient en ce cas ;
Car notre oncle Nicodème,
En nous faisant ses héritiers,
A mis ça dans ses papiers.
Ainsi, votre intérêt même...

Non, non, finissons cela.
Oui, sans cesse ;
Oui, Lucas, vous poursuivra ;
Tout me presse,
Finissons, finissons ça.

L U C A S.

Acoutez, Manzelle Colette; je ne vais pas deux chemins; vous sçavez bien que vous n'avez rien à prétendre dans l'héritage de défunt notre oncle; tout est pour moi, attendu que j'sui son neveu le plus proche; mon pere étoit son frere.

C O L E T T E.

Je le sçais.

L U C A S.

Au lieu que vous n'êtes que la petite nièce de la cousine du mari de sa sœur.

C O L E T T E.

D'accord.

L U C A S. :

Mais comm' vous êtes bien gentille, & que j'vous aime, le défunt vouloit que j'vous épousasse.

C O L E T T E.

Il est vrai.

L U C A S.

Et pour vous y engager; car, à cause de st'Officier dont vous êtes emmourachée, vous ne vous souciez pas trop de moi; aussi dit-on dans le village que vous êtes une bête... Il a mis dans son Testament que la moitié du bien s'roit pour vous, moyennant cette alliance.

C O L E T T E.

Eh! bien?

L U C A S.

Eh! bien, faut à st'heure dire oui ou non: v'là le deuil qu'est fini; il est temps d'entrer en danse.

C O L E T T E.

Est-ce là tout?

L U C A S.

Queu froideur!

C O L E T T E.

Tenez, Monsieur Lucas, tout ce que vous dites est bel est bon, mais vous n'y gagnerez rien. Vous avez engeolé le défunt pour être seul son héritier, quoiqu'il m'eût promis de me laisser

quelque chose : votre intention , sans doute , étoit de me faire la loi ; mais je ne suis pas si intéressée que vous ; gardez-le bien puisque vous l'avez : je garderai mon Amant , & nous serons tous content.

L U C A S.

Oui, vous l'prenez sur ce ton-là ! eh ! bien, vous n'aurez rien.

C O L E T T E.

Je m'en moque.

L U C A S.

Votre Amant n'a rien non plus ; c'est un cadet sans fortune.

C O L E T T E.

Cela m'est égal.

L U C A S.

Vous serez bien lotie avec un amoureux de cette espèce !

C O L E T T E.

A R I E T T E.

Quand l'Amour est content.

On supporte sans peine

Le travail & la gêne ;

Il n'est point de tourment ,

Quand l'Amour est content.

Au sein de la richesse

On cherche le bonheur ;

Il est dans notre cœur ,

Il est dans la tendresse.

Quand l'Amour , &c.

L U C A S.

Vous irez bien loin avec ces beaux sentiments-là ; vous verrez, vous verrez.

C O L E T T E.

Tout ce que je verrai me fera plaisir , pourvu que je ne voye plus un magot comme vous.

L U C A S.

Il fait signe de compter de l'argent.

Un magot, un magot ! oh ! il y en a deux magots & l'un n'ira pas sans l'autre.



SCENE II.

LUCAS, COLETTE, LA BRANCHE

www.libtool.com.cn
L A B R A N C H E.

EH! bien! mes enfants, qu'est-ce que c'est donc ?
On diroit que vous vous disputez.

L U C A S.

Ah! c'est vous, Monsieur de la Branche.

L A B R A N C H E.

Bon jour, Mademoiselle Colette....

*Il lui fait des signes.*L U C A S, *soupirant*

Ah! je n'ai pas lieu d'être bien content.

L A B R A N C H É, *ricanant.*

Querelle d'Amant, je gage.

C O L E T T E.

Nous Amants.

L U C A S.

Voyez comme elle se récrie tout d'un coup.

L A B R A N C H E.

Et oui ; n'ai-je pas oui dire que vous alliez vous
marier ; vous vous convenez à merveille, & v'là ce
qui fait que tout le monde le croit.

L U C A S.

Et vous le croyez aussi ?

L A B R A N C H E.

Sans doute ; c'est ce que Mademoiselle Colette
peut faire de mieux.

L U C A S.

Vous pensez comm' ça, Monsieur de la Branche ?

L A B R A N C H E.

Oui, je le pense, & je le dis.

L U C A S, *à Colette.*

Eh! bien, Mademoiselle Colette, c'est pourtant

Monfieur de la Branche, le Sergent, l'Homme de confiance de votre biau Capitaine qui dit ça ! qu'avez-vous à répondre ?

COLETTE, à part.

Que veux dire ceci ?

LUCAS.

Oh ! elle n'dira rien ; la v'là confondue, & puis elle n'a que son Officier dans la tête.

LA BRANCHE.

Qui ? mon Capitaine ?

LUCAS.

Lui-même.

LA BRANCHE, d'un air de bonté.

Il ne faut pas que cela vous inquiete davantage : nous partons demain.

LUCAS, joyeux.

Vous partez demain ? Et lui auffi !

LA BRANCHE.

Belle demande !

LUCAS.

La Branche embrasse Lucas, & donne en même temps une lettre à Colette qui est derrière Lucas.

Vous partez ! Ah ! mon ami, viens, que j't'embrasse pour une si bonne nouvelle.

COLETTE, à part.

Cette lettre contient fans doute quelqu'avis important : comment faire pour la lire ?

LA BRANCHE, bas à Colette.

Allez-vous-en plus loin, pendant que je l'amuse ici.

Colette sort sans que Lucas s'en apperçoive.





S C E N E III.

LA BRANCHE, LUCAS.

LA BRANCHE.

Ainsi, mon cher ami, vous avez le champ libre

LUCAS.

Et allez-vous bien loin comm'ça ?

LA BRANCHE.

Nous allons faire campagne, j'espère.

LUCAS.

Vous allez faire campagne. *A Colette.* Entendez-vous ! ils vont faire campagne.. Où est-elle donc ?

LA BRANCHE.

Elle vient de s'en aller toute triste.

LUCAS.

Oh ! cela m'est égal ; quand M. Dorville n'y fera plus, faudra ben qu'elle revienne à moi.

LA BRANCHE.

Sans doute.

LUCAS.

Qu'elle me donne la préférence.

LA BRANCHE.

Vous la méritez bien de toutes façons ?

LUCAS, *enchanté,*

Vous le croyez ?

LA BRANCHE.

Si je le crois ! il ne faudroit pas s'y connoître pour juger autrement.

LUCAS, *d'un ton de confiance.*

Apparemment qu'elle na s'y connoît pas, Monsieur la Branche ; car elle n'm'aime guere.

LA BRANCHE.

Bon ! c'est peut-être une feinte de sa part, & puis vous sçavez que les jeunes personnes sont timides.

LUCAS.

Et non j'vous dis , ell' n'peut pas me souffrir,
 quand j'ly dis des douceurs , ell' m'répond des du-
 retés, quand j'ly fais des caresses, elle me rebute.

LA BRANCHE *fait semblant de prendre son
 parti.*

Et malgré cela vous l'aimez!

LUCAS.

Que voulez-vous ? c'est plus fort que moi.

ARIETTE.

J'ai beau m'en défendre,

Son p'tit air mutin,

Son regard malin

Me force à me rendre.

Le son de sa voix

Enchante mon ame.

Dès que j'lapperçois,

Je m'sens tout de flamme.

Sans cesse auprès d'elle

J'vais batifolant,

Chantant , folatrant,

Où bien soupirant,

Plaignant mon tourment;

Hélas, la cruelle,

A mes tendres vœux.

Ne répond pas mieux!

LA BRANCHE.

Pauvre cher homme ! je vous plains de tout mon
 cœur ; mais aussi je parierois qu'il y a de votre faute
 dans tout cela.

LUCAS.

Comment ?

LA BRANCHE.

Oui, vous vous y êtes mal pris, & je veux vous
 mettre au fait.

LUCAS.

Oui dà !

LA BRANCHE.

Nous autres gens de guerre , nous avons des
 moyens.

L U C A S.

Tout de bon!

L A B R A N C H E.

N'avez-vous pas remarqué que depuis notre séjour dans ce pays, Colette est devenue amoureuse de notre Capitaine?

L U C A S.

Amoureuse, Monsieur de la Branche! elle en est folle.

L A B R A N C H E.

Sans doute : & si j'avois voulu, je l'aurois rendu folle de moi aussi; mais vous êtes mon ami, & je n'ai eu garde de vous jouer un pareil tour.

L U C A S.

Et comment faites-vous donc pour emboîser comm' ça toutes nos filles; car elles tombent presque toutes dans vos filets.

L A B R A N C H E.

Ah! ah! je le crois bien.

A R I E T T E.

Rarement un militaire,
 En amour manque son coup;
 Dès qu'il a dessein de plaire,
 Il en vient toujours à bout,
 Son silence, son langage,
 Tout charme en lui, tout engage,
 Tant il est doux & flatteur,
 La beauté la moins docile
 A beau défendre son cœur;
 Où l'adresse est inutile,
 La force le rend vainqueur:
 Il paroît, & tôt, tôt, tôt,
 Le galant brusque l'assaut.

L U C A S.

D'la manière dont vous nous contez ça, on diroit que vous leur j'etez queuqu' sort, que vous avez queuqu' charme.

LA BRANCHE.

Justement v'là le fait; & je veux vous apprendre notre secret.

LUCAS.

Volontiers; mais n'y a-t-il pas aussi là-dessus queuque d'ablerie.

LA BRANCHE.

Point du tout, je vous assure; tout consiste à débiter à propos quelques mots, d'un jargon que nous sçavons.

LUCAS.

Et sont-ils bien difficiles ces mots- là?

LA BRANCHE.

Difficiles! non vraiment. Avant qu'il soit peu, j'veux que vous les sçachiez aussi bien que moi. *A part.* Nous le mettrons en bonne école pour cela.

LUCAS.

Dites-m'en donc quelqu'zuns. Voyons.

LA BRANCHE *prononce d'une voix forte, appuyant sur les consones.*

Tenez, écoutez; mine, brèche, arquebuse, contrescarpe, ouvrage à corne, fascine, piquet, bivouac.

LUCAS.

Comment diable! on engeole les filles avec ça?

LA BRANCHE

Si on les engeole, il y a tout plein des gens qui n'ont jamais sçu leur dire d'autre douceurs; & sous l'ombre qu'ils ont fait une ou deux campagnes, ils vous fourent tous ces termes- là dans leurs discours.

LUCAS.

Et ça fait qu'on les aime?

LA BRANCHE.

Eperduement; & tenez, si vous voulez en faire l'expérience, allez de ce pas trouver Colette, & faites-lui un joli compliment.

LUCAS.

Oh! je n'ose pas; elle est fâchée contre moi.

LE MILICIE N,

LA BRANCHE.

Eh! bien, écrivez-lui un petit billet doux dans ce style merveilleux; une lettre bien tournée raccommode bien les choses; je gage que ça la fait revenir tout de suite.

L U C A S.

Comment faire? Moi, je ne les sçais pas.

L A B R A N C H E.

En bien, je vous les dicterai.

L U C A S

Pargué, faites-moi un plaisir. Ecrivez-m'en une vous même, arrangez-ça comm' pour vous

L A B R A N C H E.

Et vous la signerez n'est-ce pas?

L U C A S.

Oui, oui j'la signerai du mieux que j'pourrai; car j'vous avouerai naturellement que je ne suis pas trop bien versé dans l'écriture.

L A B R A N C H E.

Laissez-moi faire, j'ai sur moi tout ce qu'il faut, cela sera fait dans le moment.

L U C A S.

C'est bien dit; bien fâché de la peine au moins.

L A B R A N C H E.

Vous vous moquez; voyons, tournons cela comme il faut.

Il propose des phrases que Lucas approuve, & au lieu d'écrire ces phrases, il écrit un engagement.

A R I E T T E. D I A L O G U E' E.

La citadelle de vos charmes
Que je brûle de conquérir....

L U C A S.

Fort bien, fort bien; c'est à ravir.

L A B R A N C H E *écrivant.*

Desirant de porter les armes,
Jaloux de l'honneur de servir....

L U C A S.

Fort bien, fort bien; c'est à ravir.

LA BRANCHE *propose.*
Fait que je m'engage en ce jour,
Dans la Milice de l'Amour.

LUCAS.
Vous me rendez un grand service.

LA BRANCHE *écrit.*
Je m'engage dans la Milice.

www.libsool.com.cn
Ah! quel service! quel service!
Je m'en souviendrai plus d'un jour.

LA BRANCHE *propose.*
Le Dieu d'Amour mon Capitaine
Sçaura vous mettre à la raison.

LUCAS *se frottant les mains.*
Voilà morbleu comme on les mene.

LA BRANCHE.
Vous trouvez cela bon?

LUCAS.
Très-bon.

LA BRANCHE *écrit.*
Monsieur Dorville mon Capitaine.
Pour ce m'a donné trente francs,
Et promis congé dans six ans.

LUCAS.
Que vous avez d'esprit, comperé!

LA BRANCHE.
Je crois que voilà qui suffit.

LUCAS.
Oui, c'est bien dit, oui, c'est bien dit.

ENSEMBLE.

Voilà justement mon affaire.

LA BRANCHE, *présentant le papier à signer.*
Vous êtes content n'est-ce pas?

LUCAS, *signant.*
Oui, mon cher ami, très-content.

LA BRANCHE, *lui serrant la main.*
Et moi aussi; & ventrebleu, mon cher camarade,
vous m'en direz des nouvelles.

LUCAS.
Il n's'agit plus que d'envoyer ça à Colette.

LE MILICIEU,

LA BRANCHE.

Donnez, donnez-moi ça; je veux la lui remettre moi même, & lui parler de maniere...

LUCAS.

Ah! je vous en prie.

LA BRANCHE.

Fiez-vous à moi, vous dis-je, & si vous ne la trouvez pas changée du tout au tout, dites que je ne suis qu'un sot.

LUCAS.

Nennin, nennin, je ne dirai pas ça. Adieu donc, je vous laisse, je r'viendrai sçavoir la réuslisse.

LA BRANCHE.

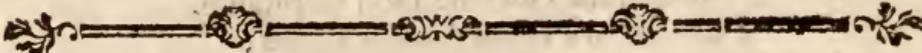
Soyez tranquille.

LUCAS.

Au plaisir.

LA BRANCHE.

A revoir.



S C E N E IV.
LA BRANCHE *seul.*

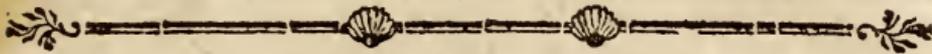
A R I E T T E.

AH! vous voilà, Monsieur Lucas;
 Ah! vous voilà pris dans nos lacs:
 Faites briller votre courage,
 Il faut ici montrer du cœur;
 C'est trop languir dans un village,
 Partez, volez au champ d'honneur,
 Ah! vous voilà, &c.

Je le connois,
 Jamais, jamais,
 Il n'osera
 S'exposer-là;
 Il pesterà,
 Il jurera:

Mais il fera,
 Ce qu'on voudra:
 Ah! malgré vous, Monsieur Lucas,
 Nous aurons part à vos ducats.

Allons, allons, point de milieu, ou vous marcherez, ou vous achèterez votre congé; mais il vous coûtera bonne, je vous en avertis. Vous n'en ferez pas quitte en nous cédant Mademoiselle Colette, nous ne l'épouserons pas sans dot. Ça ne seroit pas juste: mais la voici.



S C E N E V.

LA BRANCHE, COLETTE.

LA BRANCHE.

EH! bien, Mademoiselle, avez-vous lu cette lettre?

COLETTE.

Oui, mais je n'entens pas ce qu'elle signifie.

LA BRANCHE.

Comment! vous ne l'entendez pas?

COLETTE.

Qu'est-ce que c'est que ce stratagème dont Monsieur Dorville me parle, cette feinte qu'il faut faire.

LA BRANCHE.

Ce stratagème, c'est moi qui l'ai trouvé, & je l'ai déjà exécuté en partie; la feinte vous regarde, il faut dès ce moment faire semblant d'aimer Lucas.

COLETTE.

Faire semblant!

LA BRANCHE.

Oui, lui donner des marques d'amitié, lui faire croire que vous l'aimez, cela est nécessaire pour notre projet.

COLETTE.

Mais s'il croit que je l'aime, il me tourmentera encore davantage.

Point, point, nous le mettrons à la raison, pourvu que vous ne paroissiez pas d'intelligence avec nous : voilà tout ce qu'il nous faut.



www.libtool.com.cn

S C E N E VI.

LA BRANCHE, COLETTE,

DORVILLE.

COLETTE.

AH! cher Dorville, c'est vous!

DORVILLE.

Oui, ma chere Colette.

COLETTE.

Que veut donc dire tout ceci?

DORVILLE, *montrant la Branche.*

C'est lui qui m'a obligé à cela, piqué de l'injustice que vous fait Lucas, en vous retenant un bien qu'il a trouvé moyen de s'approprier. Mais que me font à moi tous les biens du monde? votre cœur, aimable Colette, est le plus précieux, & suffit à mes desirs.

LA BRANCHE.

C'est à merveille. Je connois votre délicatesse. Je sçais que vous n'aspirez qu'à la possession de Mademoiselle; peu vous importe le reste. Mais je n'approuve pas votre désintéressement : croyez-moi, le bien dont Lucas s'est emparé, & que je veux vous faire revenir, n'est pas à dédaigner; Mademoiselle Colette n'en sera pas plus laide.

DORVILLE.

Arrange-toi toujours de façon que je n'aie point de reproches à essayer.

LA BRANCHE.

Et quels reproches peut-on vous faire? Voyons. Vous prenez la défense d'une jeune Pupille, d'une personne que vous aimez, que vous voulez épouser; vous voulez la venger d'un ruste, d'un malotru, qui, non content d'avoir usurpé son bien, veut encore forcer son inclination, & l'épouser malgré elle.... Allons, ~~monsieur~~ ~~point~~ de scrupule, l'honneur & l'amour vous autorisent, ainsi laissez-moi faire. D'abord, je tiens mon homme, voilà son engagement.

DORVILLE.

Ah! je t'entens.... S'il veut ravoit son congé....

LA BRANCHE.

Oh! il ne tient qu'à lui, Colette & la moitié de la succession pour vous, &... une douzaine de louis pour le Sergent, n'est-ce pas, mon Capitaine?

DORVILLE.

Tout ce que tu voudras.... Ah! ma chere Colette, je respire. Les obstacles vont s'applanir, notre bonheur n'est plus douteux, en êtes-vous aussi charmée que je le suis?

COLETTE.

Oui, Dorville, je regarderai le moment de notre union comme le plus heureux de ma vie.

LA BRANCHE, *l'interrompant.*

Paix, paix, j'entens votre rival. *Les deux Amants font un mouvement de frayeur.* N'ayez pas peur, vous pouvez paroître devant lui, je lui ai dit que nous partons demain, ainsi vous faites vos adieux.





SCÈNE VII.

Les Acteurs précédents, LUCAS.

LA BRANCHE.

APprochez donc, compere Lucas, nous vous attendons avec impatience.

DORVILLE.

Bon jour, Lucas, bon jour.

LUCAS, *béfitant.*

Monsieur.... je suis votre serviteur.

DORVILLE.

Je n'ai pas voulu partir sans prendre congé de vous & de Mademoiselle.

LUCAS.

C'est bien de l'honneur... Monsieur.... que vous nous faites.

DORVILLE.

Quelque part que je sois, je me souviendrai toujours de vous & de cette aimable enfant. *Il baise la main de Colette.*

LUCAS.

Ah! Monsieur... Mais, mais, il lui baise la main.

LA BRANCHE.

Il n'a garde d'y manquer, c'est l'usage.

LUCAS.

L'usage.

LA BRANCHE.

Oui, la politesse.

DORVILLE, *embrassant Colette.*
Permettez-vous?

COLETTE.

De tout mon cœur.

LUCAS.

Encore! Mais, mais, mais.

LA BRANCHE.

Paix, paix, mon ami, paix, c'est l'usage.

LUCAS.

Et mais, si cela continue, j'enrage.

LA BRANCHE.

Un Officier qui sçait vivre a toujours soin quand il s'en va...

www.libtool.com.cn

LUCAS.

Et jarni, partez donc, partez donc, que le ciel vous conduise.

DORVILLE.

Adieu, Lucas, adieu, Collette, adieu, adieu.

COLETTE.

Adieu, Monsieur, adieu, Monsieur, adieu, adieu.

LUCAS.

Adieu, la Branche, adieu, Monsieur, bon voyage, adieu, adieu.



SCENE VIII.

LUCAS, COLETTE.

LUCAS.

AH!... les v'la partis!

COLETTE. *froidement.*

Dieu merci.

LUCAS.

Bon, vous badinez : eh! c'est vot'amoureux qui s'en va, est-ce que vous pouvez en être bien aise?

COLETTE.

Lui, mon amoureux! vous l'avez cru comme bien d'autres; mais il n'en étoit rien.

LUCAS.

Stapendant vous couriez toujours après lui.

C O L E T T E.

Non , c'étoit lui qui me venoit chercher.

L U C A S.

Et vous aviez du plaisir à le voir!

C O L E T T E.

D'une certaine façon , il est si poli , si agréable ; j'aimois à l'entendre causer , cela est bien naturel , je pense.

L U C A S.

Vous l'aimez , vous l'aimez ; & parlant à moi-même , vous m'avez dit que c'étoit votre amant , que vous vouliez le garder.

C O L E T T E.

Je l'ai dit pour vous éprouver ; ne sçavez-vous pas qu'on se plaît à tourmenter le jaloux ?

L U C A S.

Quoi ! Sérieusement ; vous n'aviez pas d'amour pour lui ?

C O L E T T E.

De l'amour ! oh ! je n'en prends pas si facilement , & sur-tout pour ces Messieurs-là.

A R I E T T E.

Ces oiseaux de passage
 Aiment le badinage ;
 Mais leur frivole hommage
 Naît & meurt en un jour.
 Ils nous engeolent ,
 Ils nous cajolent ,
 Puis ils s'envolent
 Sans retour.
 Oui , oui ,
 C'est badinage :
 Mais ce frivole hommage
 N'est jamais que l'affaire d'un jour.
 Ils nous engeolent ,
 Ils nous cajolent ,
 Puis ils s'envolent
 Sans retour.

LUCAS.

Vous avez raison, il n'y a pas de ressource avec eux.

COLETTE.

Sans doute, on les voit un instant, & puis on ne les voit plus. Voyez la belle avance!

LUCAS.

Il vous faut quelqu'un de solide comme moi, qui vous fasse un bon établissement.

COLETTE.

Je sçais bien que vous êtes un bon parti.

LUCAS, à part.

Ouais comme elle est radoucie!

COLETTE.

Vous êtes constant, vous; vous ne dites pas de si jolies choses que Monsieur Dorville, mais vous les pensez; c'est tout de même.

LUCAS.

Ça vaut mieux. *A part.* Je crois, ma foi, qu'elle revient tout de bon; la Branche me l'a bien dit. *Haut.* N'est-il pas vrai, Colette, qu'il y a bien de la différence de ce petit fréluquet-là à moi?

COLETTE.

Je ne suis pas à m'en appercevoir.

LUCAS.

Tu m'aimes donc, petite méchante?

COLETTE.

Vous exigez un aveu que je ne pourrais faire sans rougir.

LUCAS.

Bon, bon; avoue toujours.

COLETTE.

Oh! dame; vous êtes bien pressant, au moins.

LUCAS.

Oh! oh! je te tiens pour le coup, tu ne peux pas t'en dédire; dis donc, dis donc, dis donc.

COLETTE.

Eh! bien. *A part.* Qu'est-ce que je risque au bout du compte? *Haut.* Eh! bien. Oui, là... êtes-vous content?

LE MILICIE N,

L U C A S.

A R I E T T E.

Oh! oh! finis, Colette,
 Tu vas m'faire pâmer;
 Est-il bien vrai, folette,
 Que j'ai sçu te charmer.
 N'est-ce point un mensonge,
 Parle de bonne foi.
 Moi, moi! te plaire à toi!
 Ça m'parôit comme un songe;
 Je ne suis plus à moi;
 Après que j'on eu l'audace
 De paroître jaloux.
 Accorde-moi ma grace;
 J'te la demande à genoux,
 M'l'accordez vous?

*Colette lui tend la main pour le relever, il s'imagine
 qu'elle la lui donne à baiser.*

Oh! oh! finis Colette,
 Tu vas m'faire pâmer.
 Il est donc vrai folette,
 Que j'ai sçu te charmer?
 Oh! comme j'vais t'aimer.

C O L E T T E.

Finissez donc; vous me rendez toute je ne sçais
 comment.

L U C A S.

Ça ne fait rien, mignone, ça n'fait rien. *A part.*
 Elle m'aime enfin. Ah! que je suis content! *Haut.*
 Mais j'n'en suis pas étonné; c'est la lettre qui fait
 son effet.

C O L E T T E, *embarrassée.*

Quelle lettre! *A part.* Ah! me voilà prise!

L U C A S.

Eh! celle que la Branche.... là tu sçais bien...

C O L E T T E, *à part.*

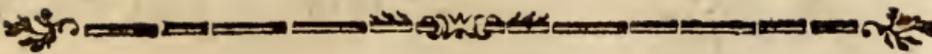
Juste ciel! il sçais tout.

L U C A S.

N'est-ce pas qu'elle étoit bien tournée. Hem?

C O L E T T E.

Oui, oui. *A part.* je ne sçais que répondre.



SCENE IX.

COLETTE, UN CAPORAL,
UN TAMBOUR, *qui bat autour de Lucas;*

LE CAPORAL.

CHapeau bas.

LUCAS, *à part.*

Oh! oh! qu'est-ce qu'il y a encore de nouveau?

LE CAPORAL.

De par le Roi; il est enjoint à Gilles Blaise Lucas, enrôlé dans la compagnie de M. le Chevalier Dorville, Capitaine de Milice, de se rendre incessamment au Drapeau, pour partir demain à quatre heures de matin, avec le reste de la recrue, & faute par lui de s'y rendre, il sera puni comme déserteur, suivant la rigueur des Ordonnances. *Le tambour rebat.*

LUCAS.

Comment, Messieurs! qu'est qu'ça veut dire?

LE CAPORAL.

Est-ce que vous ne l'avez pas entendu?

LUCAS.

Et mais je ne suis point engagé; c'est une surprise, & je vous le ferai voir!

LE CAPORAL.

Comment, une surprise! pour qui nous prenez-vous? Votre engagement est fait, signé de vous; je l'ai vu dans les mains de notre Capitaine, & voilà l'habit qu'il vous envoie.

COLETTE.

Monsieur, Monsieur, on n'engage pas comm'ça l'monde de force.

LE CAPORAL.

Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle, vous raison-

nez, je crois; prenez garde qu'on ne vous enrolle aussi, vous.

LUCAS.

Ça n'se peut pas, ça n'se peut pas; votre Capitaine est un fripon.

LE CAPORAL.

Qu'est-ce que c'est que ce drôle-là? il fait rebellion. Allons, allons point tant de discours.

TRIO.

LE TAMBOUR.

Il faut marcher.

LUCAS.

Nennin, nennin.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Hin, hin, hin hin.

Pauvre Lucas!

LE TAMBOUR.

N'fais pas le mutin,

Ou tu verras.

COLETTE.

Ah! quel chagrin,

Hin, hin, hin, hin.

LUCAS.

Je n'marcherai pas.

LE TAMBOUR.

Tu marcheras, ou tu verras.

LUCAS.

Ya de l'erreur.

COLETTE, *pleurant.*

Quelle douleur,

Quel créve cœur!

LE TAMBOUR.

Marchons, marchons,

Point de façons,

Marchons, marchons.

COLETTE.

Pauvre Lucas,

Ne suis-je pas

Bien malheureuse!

ENSEMBLE.

LUCAS.

Tais-toi, menteuse.

C'est toi qui m'a joué ce tour.
Ah! quel revers pour mon amour.

COLETTE, *seule.*
Pouvez-vous m'accuser ainsi.
Moi qui suis l'innocence même.
Vous le sçavez, si je vous aime,
Et, &, voilà mon grand merci,
Pouvez-vous m'accuser ainsi?
Moi qui suis l'innocence même.

LE TAMBOUR.
Allons, allons, marchons, marchons.

LUCAS.

A Colette.

Tais-toi, menteuse.

Au Tambour.

Je ne marcherai pas.

COLETTE.

Ne suis-je pas bien malheureuse,
Quelle douleur, quel créve cœur.

LUCAS.

Je ne marcherai pas.
Y a de l'erreur.

LE TAMBOUR.

Tu marcheras.
Tu marcheras.

Colette sort à la fin du Trio.

SCENE X.

LUCAS, LE CAPORAL,
LE TAMBOUR.

LE CAPORAL.

NE te fais pas tirer l'oreille, crois-moi; car tu n'en ferois pas bon marchand.

LUCAS *impatienté.*

Mais jarnombilles, quand l'diable y seroit, j'ne suis pas engagé.

LE CAPORAL, *froidement.*

Voilà l'habit.

LUCAS, *vivement.*

Eh! j'nai que faire d'vos habits, j'en avons de meilleurs.

LE CAPORAL, *en colere.*

Qu'est ce que tu dis , faquin , sçais-tu bien que c'est l'habit du Roi ?

L U C A S.

A la bonn' heure , eh ! bien , c'est à cause de ça , j'ne suis pas dign' d'le porter , j'nen veux point.

LE CAPORAL, *froidement*

V'là l'habit , v'là le chapeau , la cocarde. Adieu. Bon jour.

L U C A S.

Mais , écoutez donc une raison.

LE CAPORAL, *très-froidement.*

Voilà le ceinturon & l'épée , l'habit , la cocarde & le chapeau. Au Drapeau dans l'instant , ou pendu. Adieu , mon cher camarade. *Il sort.*



S C E N E X I.

L U C A S, *seul.*

Quelle chienne de trahison. Faut qu'il y ait des homm' ben méchans dans l'monde ; mais d'qui ça peut-il venir ? C'est du Capitaine sûrement ; il s'entend avec Colette ; ils ont inventionné ça pour s'débarraffer d'moi , & la Branche qui n'm'avertir de rien ; comment faire ? J'suis au désespoir.



SCÈNE XII.

LA BRANCHE.

ARIETTE.

En chantant l'Ariette suivante, il court sur le Théâtre, comme un furieux, & feint de ne pas voir Lucas.

AH! c'est un tour pendable.

Détestable, exécration,

Un tour abominable,

Je n'en puis revenir;

Tromper un Militaire!....

Jarni, dans ma colere,

Si l'on me laissoit faire,

Je sçaurois l'en punir;

Capitaine du diable..

Oui, oui, si je l'osois.

Je le tailladerois;

Je le disloquerois.

Ah! c'est un tour pendable, &c.

LUCAS.

Quelle mouche le pique? prends donc garde à ce que tu fais.

LA BRANCHE.

Ah! te voilà; mon cher, je suis furieux, vois-tu.

LUCAS.

A cause de quoi?

LA BRANCHE.

Comment! tu ne sçais pas le tour qu'on t'a joué; tu es des nôtres, mon ami; tu pars avec nous.

LUCAS.

Comment! tout de bon?

LA BRANCHE.

Il n'y a rien de si vrai.

LUCAS.

Mais, je n'y consens pas, moi.

Il faudra bien que tu y consentes, on a ta signature.

LUCAS,

Et non, & non, je n'ai rien signé; je le sçais bien, peut-être.

LA BRANCHE.

Oh, tu ne sçais rien. N'y a plus de bonne foi, n'y a plus de probité; mon Capitaine.... Il est bienheureux d'être Capitaine, & que je ne suis qu'un Sergent.

LUCAS.

Eh! bien, le Capitaine?

LA BRANCHE.

Cette lettre que je portois à Colette de ta part.

LUCAS.

Eh! bien, ste lettre?

LA BRANCHE.

Colette l'a reçue, en a été charmée. J'croyois, dit-elle, que Lucas étoit une bête; mais ceci me fait voir qu'il a de l'esprit.... & enfin je me sens de la disposition à l'aimer, moi, tu sens bien comme j'appuie là-dessus: enfin, bref, elle t'aime. Monsieur Dorville nous rencontre, veut la cajoler comme à son ordinaire.... Elle vous le rembarre, dame, falloit voir.... Mais, Mademoiselle.... Mais, Monsieur... & d'où vient donc ce changement, est-ce le Billet que vous tenez qui en est cause? Je vous en prie, que je le voie... Ah! Monsieur, volontiers; c'est de la part de quelqu'un que j'estime, & qui doit être mon mari; ainsi je ne risque rien à le montrer.

LUCAS.

Eh! bien?

LA BRANCHE.

Il le prend, le lit, & puis ne se possédant plus de colere; voilà qui est fini, dit-il, Mademoiselle, mon rival triomphe; mais il ne triomphera pas impunément; dans le moment il s'en va: moi je le suis

pour sçavoir son dessein; arrivé chez lui, je le vois..
Ah! peu s'en est fallu.... Mais il y va de la vie,
de s'attaquer à son supérieur.

LUCAS.

Et qu'as-tu vu enfin?

LA BRANCHE.

Il a déchiré le billet, en laissant seulement la signature avec un peu de blanc au-dessus, & dans l'espace qui restoit, il a écrit un engagement à sa fantaisie. As-tu jamais vu méchanceté pareille.

LUCAS.

Et je suis engagé avec ça?

LA BRANCHE.

Ah! bien engagé, n'y a pas à en revenir; mais si j'étois de toi, il en auroit le démenti.

LUCAS.

Comment faut-il s'y prendre?

LA BRANCHE.

J'acheterois mon congé.

LUCAS.

Crois-tu qu'il veuille me le vendre?

LA BRANCHE.

Pourquoi non, cela se fait tous les jours, je l'ai même déjà prévenu là-dessus.

LUCAS.

Et combien demande-t-il pour ça?

LA BRANCHE.

Ah! des sommes prodigieuses; comme c'est le dépit qui le fait agir, il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison, cependant, coûte qu'il coûte, je te conseille de toper à tout.

LUCAS.

Mais encore combien veut-il?

LA BRANCHE.

Dix mille francs.

LUCAS.

Dix mille francs! est-ce que je les vaux?

LA BRANCHE.

Vraiment non; mais il a besoin d'argent pour faire sa campagne.

L U C A S.

Mais, mais, c'est une volerie.

L A B R A N C H E.

C'est ce que tu voudras; mais sans cela point d'affaire.

L U C A S.

Ah! le turc, le traître, le bourreau! & tu me conseilles de lui donner dix mille francs: que dix mille diables l'emportent plutôt, mon parti est pris, je marcherai.

L A B R A N C H E, étonné.

Tu marcheras!

L U C A S.

Oui, oui, je marcherai, j'aurai le plaisir de garder mon argent.

L A B R A N C H E.

A part. Ce n'étoit pourtant pas là mon compte.
Haut. Tu marcheras!

L U C A S.

Oui, oui, je marcherai, à deux de jeu; il a cru m'attraper, c'est lui qui le fera, j'espère.

L A B R A N C H E.

Tu iras à la guerre, toi?

L U C A S.

Oui j'irai, je m'en moque.

L A B R A N C H E.

C'est un métier difficile, je crains que tu ne puisses pas le soutenir.

L U C A S.

Bon, bon; je suis fait à la fatigue, & puis quelle peine avez-vous? Depuis que vous êtes ici en garnison, vous faites l'exercice, vous montez la garde, ça n'assèche pas les bras, & le reste du temps vous allez vous divertir.

L A B R A N C H E.

Ce sont les roses du métier, ça; mais quand on est en campagne, à un siège, à une bataille; c'est là qu'on trouve à déchanter.

LUCAS.

A une bataille! Eh! bien, qu'est-ce qu'on y fait,
voyons.

LA BRANCHE.

ARIETTE.

Au son des Clairons, des Trompettes,
Cent mille hommes, Tambour battant,
Armés d'fusils & d'bayonnettes.

S'avancent fierement

Au premier signal

Que donne le Général;

On s'approche, l'on se mêle,

Les balles tombent comme grêle,

C'est un sabat de tous les diables;

On entend des cris effroyables,

Les Tambours

Roulent toujours,

La Mousqueterie,

Puis l'Artillerie,

Les bombes, le canon,

Font un sabat, un carillon;

Têtes brisées,

Jambes cassées,

La mort vole de rang en rang,

Par-tout on voit couler le sang:

Hommes, chevaux tombent par terre.

La belle chose que la guerre!

LUCAS.

T'es-tu trouvé souvent dans ces belles choses, là?

LA BRANCHE.

Je le crois bien, ma foi.

LUCAS.

Et tu t'en es toujours bien tiré.

LA BRANCHE.

Tout au mieux.

LUCAS.

Ça n'est donc pas si risquable que je croyois, si
tu t'en es bien tiré; pourquoi y restois-je moi;
allons, je m'en détermine? *Il passe l'habit.*

LA BRANCHE, *l'aidant.*

Je suis ravi, mon garçon, de voir que tu as du cœur ; nous serons compagnons de fortune.

LUCAS, *prenant le chapeau.*

Et ça, comment ça met-il ?

LA BRANCHE.

Il lui pose le chapeau sur la tête, un peu sur l'oreille.

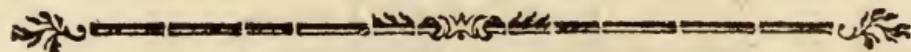
Tiens, par-là, *bon, le diable me confonde*, si tu n'as l'air guerrier, l'épée à présent... à merveille, la bayonnette... bon. Ils ont oublié un fusil, ces drôles-là, laisse-moi faire ; je veux t'en choisir un moi-même ; sçais-tu un peu comme ça se manie ?

LUCAS.

Là, là ; je n'ai jamais tiré qu'avec une vieille canardière, dans le temps que j'allois braconer.

LA BRANCHE.

C'est égal : ah ! voici Monsieur Dorville ; salue, salue.



S C E N E XIII.

DORVILLE, LA BRANCHE,
LUCAS.

DORVILLE.

LA Branche..

LA BRANCHE.

Mon Capitaine...

DORVILLE.

Tout est-il prêt !

LA BRANCHE.

Oui, mon Officier.

DORVILLE.

Et cet honnête homme-là a-t-il fait son paquet ?

LA BRANCHE.

Oui, mon Officier, vous n'avez jamais fait de
meil-

meilleure acquisition, vous avez peu, dans votre Compagnie, d'aussi braves gens que lui.

DORVILLE.

J'en suis charmé; sçait-il que nous partons demain?

LA BRANCHE.

Oui, mon Officier. *A Lucas.* Répons donc.

LUCAS.

Oui, Monf. . . .

LA BRANCHE, *le soufflant.*

Oui, mon Capitaine.

LUCAS.

Oui, mon Capitaine. . . . *A part.* Ah! morgué, j'y en veux.

DORVILLE.

Qu'est-ce que c'est? Il n'a pas l'air content; si cela est, qu'il le dise: nous ne voulons que des gens de bonne volonté.

LUCAS, *à part.*

Ah! je le vois venir. . . . dix mille francs. . . . & non, & non; ce n'est pas pour lui. . . . *Haut.* Pardonnez-moi, mon Capitaine.

DORVILLE.

La Branche.

LA BRANCHE.

Monfieur.

DORVILLE, *bas à la Branche.*

Il part donc?

LA BRANCHE, *bas à Dorville.*

Oui, pour vous faire pièce; mais je lui en ferai tant que je le dégoûterai bientôt; fiez-vous à moi.

LUCAS, *à part.*

Il ne s'attendoit pas à ça; le v'là tout dérouté.

DORVILLE.

La Branche.

LA BRANCHE.

Mon Officier.

DORVILLE.

Passéz en revue toute la Recrue.

LA BRANCHE.

Tambour, allons, faites l'appel. *A Lucas.* Eh! va donc, Lucas, va donc.

LUCAS.

Oui? Ah! j'en fais donc!

LA BRANCHE.

Belle demande! mets-toi là.
Il le place le premier de la file.

DORVILLE.

Où est donc votre fusil?

LA BRANCHE, *donne un fusil à Lucas.*

Tiens, mon ami, en voilà un excellent, je t'assure.

DORVILLE.

La Branche.

LA BRANCHE.

Mon Capitaine.

DORVILLE.

Faites faire l'Exercice.

LA BRANCHE.

Tout-à-l'heure. *A Lucas.* Prends garde à toi.

LUCAS, *bas à la Branche.*

Conseille-moi, entens-tu?

LA BRANCHE, *bas à Lucas.*

Ne t'embarasse pas; mais de l'attention, j't'en prie; car, malgré notre amitié, dans ces choses-là, vois-tu, n'y a plus d'amis.

LUCAS, *bas à la Branche.*

Je m'recommande à toi.

LA BRANCHE.

Oui, j'en aurai soin, ne t'inquiète pas.

DORVILLE.

Pourquoi donc ne commencez-vous pas?

LA BRANCHE.

Dans l'instant, mon Capitaine.

ARIETTE.

Soyez attentif au commandement!

Mitour à droite;

Remettez-vous;

Mitour à gauche.

Lucas a la tête en avant ; la Branche lui releve le menton avec le bout de sa canne.

L U C A S , *se redressant.*

Comm' ça, n'est-ce pas ?

L A B R A N C H E , *d'un ton d'amitié.*

Oui, mon enfant ;

Mais ne sois donc pas si gauche.

Remettez-vous.

Lucas regarde faire les autres & se remet après ; la Branche leve sa canne.

L U C A S , *d'un air pitieux.*

Mon cher la Branche.

L A B R A N C H E .

Ferme donc sur la hanche.

Préparez le fusil.

L U C A S , *embarrassé regarde & tâche de faire comme les autres, en disant :*

Sarpedié, qu'il faut être subtil !

L A B R A N C H E .

Déchirez la cartouche...

Lucas la déchire avec les doigts.

Avec la bouche, avec la bouche.

Lucas s'y prenant mal, la Branche le frappe.

Chargez... Haut la baguette.

Bourez...

L U C A S .

N'bourez donc pas tant.

L A B R A N C H E .

Remettez la baguette ;

Haut la bayonnette.

L U C A S , *tourmenté par la Branche.*

Aye, aye, un moment, un moment.

L A B R A N C H E .

Haut le fusil... En joue.

La Branche fait semblant de frapper le voisin de Lucas ; Lucas qui se sent frapper, fait des grimaces.

Pourquoi donc cette moue ?

Ce n'est pas toi.

L U C A S.

Mais, c'est sur moi
Que tombent les coups.

L A B R A N C H E.

Remettez-vous.

D O R V I L L E.

Cela va bien; donnez à chacun sa consigne, &
venez ensuite prendre les ordres pour le départ.

*Il sort.*L A B R A N C H E, *aux soldats.*

Allez au Corps-de-Garde; je vous joindrai tout-
à-l'heure. *Ils sortent.*



S C E N E X I V.

L'obscurité commence.

L A B R A N C H E, L U C A S.

L U C A S.

MOn ami?

L A B R A N C H E.

Qu'est-ce que tu veux?

L U C A S, *faisant le tour d'épaule.*

Tu avois raison; ce métier-là est lourd.

L A B R A N C H E.

Ce n'est rien, ce n'est rien; va, tu t'y feras.

L U C A S.

Est-ce qu'il n'y auroit pas moyen de faire quel-
que arrangement ensemble?

L A B R A N C H E.

Voyons.

L U C A S.

Si ton Capitaine vouloit se contenter d'un millier
d'écus; il y auroit quelque chose pour toi.

LA BRANCHE.

Fi donc ! ne t'ai-je pas dit qu'il vouloit dix mille francs.

LUCAS.

Oui, mais...

LA BRANCHE.

Oui, mais ! quand tu les donnerois à cette heure, ça ne se pourroit plus : il faudroit doubler la somme.

LUCAS.

Pourquoi donc ça ?

LA BRANCHE.

Tu as passé la revue ; n'y a pas d'ordre.

LUCAS.

Ça f'roit donc vingt mille francs à vot' compte.

LA BRANCHE.

A bon marché encore.

LUCAS.

Allons, allons, v'là qu'est fini : n'en parlons plus.
LA BRANCHE, arrêtant Lucas qui veut s'en aller.

Ah ! n'va pas si vite.

LUCAS.

Qu'est-ce qu'il y a encore ?

LA BRANCHE.

Attens, que je te donne ta consigne. *Sur la place d'armes* ; je n'y vois déjà plus clair... *Sur la place d'armes, Sentinelle Lucas* ; bon, écoute bien, voilà la nuit, comme tu vois ; je ne veux pas t'envoyer à un poste éloigné ; tu resteras ici.

LUCAS.

A quoi faire ?

LA BRANCHE.

A monter la garde, jusqu'à ce qu'on vienne te relever : tu iras, en te promenant, de là, là, pas plus loin ; si tu entens le moindre bruit, tu crieras : *qui va là ?* jusqu'à trois fois. Et si, à la troisième on ne te répond pas, tu tireras dessus, entens-tu bien ?

LUCAS.

Oui, oui.

L E M I L I C I E N ,

L A B R A N C H E .

Nous viendrons aussi-tôt voir ce que c'est.

L U C A S .

Si vous ne venez pas , j'irai vous chercher.

L A B R A N C H E .

Ne t'avise pas de cela ; il est défendu , sous peine de mort , de quitter son poste ; quiconque le fait , est pendu sans rémission ; ce sont les loix de la guerre. Adieu , courage.

Il sort.

S C E N E X V .

L U C A S , *seul.*

V 'Là de vilaines loix... *Il marche en comptant ses pas.* Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit... Une, deux, j'n'y vois goutte, moi. Hem ! il fait du vent, m'semble, Qui?... c'n'est rien ; j'croyois entendre quelque chose... Monsieur la Branche ? n'y a personne : vingt mille fanes ; mon congé : y a-t-il de la conscience ? Qu'fait Colette à présent ? j'n'en sçais rien : elle n'm'aimoit pas, elle m'aime à st'heure : on n'connoît rien à tous ces esprits-là. Ah ! qu'est-ce que c'est qu'ça.

A R I E T T E .

Qui va là ? *trois fois.* Je meurs de peur.

La frayeur a glacé mon cœur.

Qui va là ? *trois fois.* Morbleu.

Je vais faire feu ,

Feu.

Comme il n'a pas lâché la détente , son fusil ne part point.

Mais hélas ! quel embarras !

Le ressort ne va pas ;

Paon.

Il contrefait avec la voix le coup de fusil.

Ça n'remue pas,
Ah, ah, pauvre Lucas!
Est ce un homme,
Un diable, un phantôme?
Un large coutelas
Arme son bras.

Il tire son épée & pose son fusil par terre.

Tu vas avoir à qui parler,
D'un coup je te vais enfler.
Dans mon transport,
Je te perce d'abord.

Il heurte contre son fusil, qui le fait tomber.

Ah! je suis mort.

En se relevant, il tâtonne le prétendu phantôme.

Que je suis. . que je suis bête! c'est un tronc d'arbre: ah, je n'en puis plus. Oh! pour le coup j'entens quelque chose.



SCENE XVI.

LUCAS, DORVILLE & COLETTE,
dans le fond.

COLETTE.

ARIETTE.

NOn. non, Monsieur;
Je suis fille d'honneur
Ne croyez pas que l'on m'engeole;
Qu'à vos desseins,
J'ose prêter les mains.
Je ne suis pas si folle,
Tous vos efforts sont vains;
Je crains le blâme:
Si je suivois vos pas.
Que diroit-on? hélas!
Que deviendrait ma flamme?
Non, non, Monsieur, &c.

LE MILICIE N,

L U C A S.

C'est la voix de Colette.

D O R V I L L E.

Est-il possible que vous ayez si-tôt changé de sentiment.

L U C A S.

Et celle du Capitaine.

D O R V I L L E , *bas à Colette.*

Appuyez toujours la feinte.

C O L E T T E , *à Dorville.*

Je n'en ai point changé.

D O R V I L L E.

J'entens , vous ne m'avez jamais aimé; vous vous êtes fait un jeu de surprendre ma tendresse pour faire à mon indigne rival un sacrifice plus éclatant.

L U C A S , *à part.*

Hem, quel caquet affilé!

C O L E T T E , *à Dorville.*

Non , Monsieur , tout ce que vous direz est inutile.

D O R V I L L E.

Eh! bien, cruelle! puisque vous me réduisez au désespoir, je sçaurai me procurer par la violence...

L U C A S.

La violence!...

D O R V I L L E.

Vous me suivrez malgré vous.

C O L E T T E.

Au secours, au secours.

L U C A S.

Il l'emmena, la pauvre petite! j'men vais voir, j'men vais voir.

Il sort.



S C E N E XVII.

LA BRANCHE, *Troupes de soldats avec
des lanternes.*

LA BRANCHE.

B On, notre homme a donné dans le piège.

A R I E T T E E N C H Œ U R,

Alerte, alerte, alerte,
Cherchez, cherchez, cherchez,
Alerte, alerte, alerte,
Saisissez, saisissez.

C H Œ U R,

Alerte, alerte, alerte,
Cherchons, cherchons, cherchons.
Alerte, alerte, alerte,
Saisissons, saisissons.

L A B R A N C H E.

Un poste abandonné!

C H Œ U R.

Saisissons, saisissons.

L A B R A N C H E.

Criez par-tout alarmes,
Et qu'au signal donné,
Chacun soit sous les armes.

C H Œ U R.

Aux armes, aux armes.

T O U S E N S E M B L E.

L A B R A N C H E.

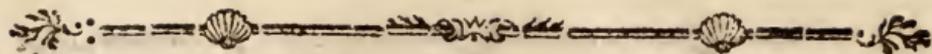
Alerte, alerte, aux armes,
Cherchez, &c.

Alerte, alerte, aux armes,
Saisissez, saisissez.

C H Œ U R.

Alerte, alerte, aux armes,
Cherchons, &c.

Alerte, alerte, aux armes,
Saisissons, saisissons.



SCENE XVIII & dernière.

DORVILLE, COLETTE, LA BRANCHE, LE
CAPORAL, LE TAMBOUR, LUCAS, amené
par des Soldats. www.libtool.com.cn

LA BRANCHE, à Lucas.

AH! malheureux, qu'as-tu fait?

LUCAS.

Comment! comment! j'n'ai quitté qu'une minute.

LA BRANCHE.

Et c'en est assez; ne t'ai-je pas dit la loi?

LUCAS.

Bon! bon! la loi, tu t'moques.

LA BRANCHE.

Tu vas voir, tu vas voir.

COLETTE, feignant de pleurer.

A Dorville.

Vous êtes un cruel, un barbare.

DORVILLE.

Taisez-vous, Mademoiselle, taisez-vous. *Bas.*

N'ayez pas peur, il n'arrivera rien.

LUCAS.

La pauvre petite! comme elle pleure! qu'as-tu donc, ma chère Colette?

LE CAPORAL.

Doucement, tenez-vous là.

COLETTE.

Mon cher Lucas, je n'y pourrai survivre.

LUCAS.

Cette chère enfant, comme elle m'aime! je n'aurais jamais cru ça.

LE CAPORAL.

Il est bien question d'amour à présent.

COLETTE.

Faut-il que j'aie la douleur de le voir mourir!

L U C A S.

Mourir! moi, Messieurs! n'badinons pas, s'il vous plaît.

D O R V I L L E.

Sergent, faites votre devoir.

L A B R A N C H E.

Silence. *Il lit. L'an mil sept cent. &c., attendu la contravention commise par le nommé Lucas, Soldat, &c., convaincu d'avoir quitté son poste, le Conseil de guerre assemblé l'a condamné à avoir la tête cassée, &c., à la tête de la compagnie: le jour & an que dessus, &c.*

L U C A S repete en pleurant, les derniers mots.

Et cætera. Malheureux que je suis! Monsieur Dorville; Colette, demande grace pour moi, j'ten prie, Monsieur de la Branche...

L A B R A N C H E.

Hélas! mon cher, je sçais à quoi la qualité d'ami m'oblige: il faudra que ce soit moi qui fasse l'opération.

L U C A S, à genoux & pleurant.

Ah! ah! est-ce que quelques coups de bâton ne suffiroient pas pour une faute si légère?

L E C A P O R A L.

Et vîte, qu'on lui bande les yeux.

L U C A S, repoussant le mouchoir

Mon cher Capitaine, vous êtes le plus honnête-homme du monde; vous aimez Colette.

D O R V I L L E.

Je l'aimois, il est vrai; mais depuis sa trahison, je n'en veux plus entendre parler.

L U C A S.

J'ai eu la témérité de nuire à vos amours; mais v'là qu'est fait, je vous la cède.

C O L E T T E.

Non, Lucas, je ne pourrois pas me résoudre à l'épouser.

D O R V I L L E.

Non, non, il n'est plus temps.

LE MILICIEN,

L U C A S.

A R I E T T E.

Au nom du Ciel, je vous en prie;
Par pitié, sauvez-moi la vie.

A Colette.

Priez Monsieur, je vous en supplie,
Qu'il veuille bien vous épouser.

A Dorville.

Voyez, Monsieur, voyez Colette:
N'est-elle pas jeune & bien faite?
Aurez-vous l'cœur d'la refuser?
Monsieur Dorvill', Mlle. Colette,
Aurez vous l'cœur de me refuser.

Avec rage.

Ils n'veulent pas; ah! misérable!
Sexe maudit! race du diable!

Tu fais toujours
Tout à rebours.

Il reprend le ton suppliant.

Au nom du Ciel, je vous en prie;
Par pitié, sauvez-moi la vie.

L A B R A N C H E.

Mon Capitaine, pardonnez la liberté que je
prends; mais enfin c'est pour mon ami que je parle.
Si, en vous cédant Colette, il y joignoit une som-
me honnête pour les frais de la procédure, seriez-
vous inflexible? & vous, Mademoiselle, si Lucas
partageoit avec vous la succession dont il a hérité.

L U C A S.

Ah! prenez tout, prenez tout, j'y consens, je
vous en prie, prenez, prenez.

L A B R A N C H E, *bas à Lucas.*

Ils s'attendrissent; courage.

L U C A S.

Faites-vous cet effort-là tous les deux.

D O R V I L L E.

Quand je le voudrois, Colette n'y consentiroit
pas.

LUCAS.

J'vous répons d'elle; venez çà, venez çà, je vous la donne avec tout le bien; & si ç'n'est pas assez, je vous donne tout le mien.

DORVILLE.

Voyez, Colette; son sort est entre vos mains.

COLETTE, à Lucas.

Eh! bien, pour vous sauver la vie, je consens à tout.

LUCAS, transporté.

Quel bonheur! gare, gare, rangez-vous de là. que je vous embarrasse. *A la Branche.* Ah! mon ami, je reviens de loin.

LA BRANCHE.

Tiens, pour que tu ne sois plus exposé à pareille aventure, si-tôt le mariage fait, je te rens ton engagement.

DORVILLE.

Rens - lui, rends - lui dès à présent; qu'il garde son bien. *A Colette.* Je ne voulois que l'obliger à vous rendre le vôtre; mais il en fera ce qu'il voudra; vous m'aimez, je vous aime, qu'ai-je à desirer davantage?

LUCAS.

Ah! mon Officier, je vous reconnois bien là. Vous êtes un cœur généreux, un cœur d'or! venez-vous-en tous chez moi: pour prélude de la noce, j'vais mettre en perce les meilleures pièces de mon vin. Venez, venez; nous ferons bombance.

LA BRANCHE.

C'est bien dit, & nous boirons à la santé du Milicien.

CHŒUR.

DORVILLE,

COLETTE,

LUCAS.

SOLDATS.

LA BRANCHE.

Un succès heureux Célébrez les nœuds, Pour fêter les nœuds

Couronne^(nos) vœux Qui rendent heureux Qui rendent heureux

L'amour^(nos) feux Des cœurs amoureux. Deux cœurs amoureux

Donne la victoire. Pour moi je vais boire. Ne songeons qu'à boire,
 Mettons (deformais Et, jusqu'à demain, Et, jusqu'à demain,
 Mettez (notre) gloire Perdre la mémoire Perdons la mémoire
 A jour en paix De mon noir chagrin De notre chagrin
 Desesdoux bienfaits! Dans des flots de vin. Dans des flots de vin.
 Victoire, victoire. A boire, à boire. A boire, a boire.

www.libtool.com.cn

I. VAUDEVILLE N^o. 4.

L U C A S.

Vous m'avez rendu service,
 Croyant me désobliger ;
 L'hymen comme la Milice
 Expose à plus d'un danger :
 Dieu merci, de tout' maniere
 J'en suis quitte pour la peur.

Refrain en Chorus.

Sous les drapeaux de Cythere
 Il ne faut, comme à la guerre,
 Que des gens de cœur.

II. VAUDEVILLE, N^o. 5.

L A B R A N C H E.

Avis à la belle jeunesse :
 Quand l'amour vous donne des loix,
 Soyez docile à sa voix,
 Et profitez d'un temps qui presse.
 En vain s'armeront contre vous
 Et les Argus & les jaloux ;
 A la fin tout obstacle cesse.
 Avis à la belle jeunesse.

C O L E T T E.

Vous qui, consumés par les ans,
 Faites encore les soupirants,
 Et lancez des regards avides :
 Quand vous verrez de jeunes cœurs
 Sourire à vos tristes fadeurs,
 Craignez leurs caresses perfides.
 Avis aux Barbons invalides.

LE TAMBOUR,

Fillettes font semblant d'aimer,
 Et trouvent l'art de vous charmer,
 Tandis qu'une autre ardeur les brûle;
 Sçachez qu'en toute occasion
 De dire le oui pour le non,
 Elles ne font aucun scrupule.
 Avis à l'amant trop crédule.

LUCAS.

Fuyez ces amants dangereux,
 Qui, par-tout promenant leurs feux,
 Sont aujourd'hui surpris en maraude:
 Voltiger d'objets en objets,
 Publier par-tout vos secrets,
 De tout temps ce fut leur méthode.
 Avis aux beautés à la mode.

DORVILLE.

Après de glorieux travaux,
 Venez goûter un doux repos;
 Pendez au croc vos cimenterres.
 Au sein d'une tranquille paix
 On ne battra désormais
 Qu'à coups de broc, qu'à coups de verres.
 Avis aux braves Militaires.

F I N.

www.libtool.com.cn